

Philippe Lançon

Le lambeau



folio

COLLECTION FOLIO

Philippe Lançon

Le lambeau

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2018.

*Couverture : Fabienne Verdier, InfraRedScape, 2019,
Courtesy Galerie Lelong.*

Photo © Galerie Lelong & Co et Fabienne Verdier.

Né en 1963, Philippe Lançon est écrivain et journaliste à *Libération* et *Charlie Hebdo*.

Certains prénoms ont été changés, le moins possible.

CHAPITRE 1

La Nuit des rois

La veille de l'attentat, je suis allé au théâtre avec Nina. Nous allions voir aux Quartiers d'Ivry, en banlieue parisienne, *La Nuit des rois*, une pièce de Shakespeare que je ne connaissais pas ou dont je ne me souvenais pas. Le metteur en scène était un ami de Nina. Je ne le connaissais pas et j'ignorais tout de son travail. Nina avait insisté pour que je l'accompagne. Elle était heureuse de s'entremettre entre deux personnes qu'elle aimait, un metteur en scène et un journaliste. J'y allais les mains dans les poches et le cœur léger. Aucun article n'était prévu – ce qui est toujours la meilleure façon de finir par en écrire un, quand c'est par enthousiasme et en quelque sorte par surprise. Dans ces cas-là, le jeune homme qui allait jadis au théâtre rencontre le journaliste qu'il est devenu. Après un moment plus ou moins long de flottement, de timidité, d'approche, le premier communique au second sa spontanéité, son incertitude, sa virginité, puis il quitte la salle pour que l'autre, stylo en main, puisse reprendre son activité et, malheureusement, son sérieux.

Je ne suis pas un spécialiste de théâtre, même si j'ai toujours aimé y aller. Je n'y ai jamais passé cinq ou six soirs par semaine, et je ne crois pas être un véritable critique. J'ai d'abord été reporter. Je suis

devenu critique par hasard, je le suis resté par habitude et peut-être par insouciance. La critique m'a permis de penser – ou d'essayer de penser – ce que je voyais, et de lui donner une forme éphémère en l'écrivant. Elle est le résultat d'une expérience à la fois superficielle (je n'ai pas les références nécessaires pour établir un jugement solide sur les œuvres) et intérieure (je ne peux lire ou voir quoi que ce soit sans le passer au crible d'images, de rêveries, d'associations d'idées que rien d'extérieur à moi-même ne justifie). Je me suis senti plus libre, je crois, le jour où je l'ai compris.

La critique me permet-elle de lutter contre l'oubli ? Bien sûr que non. J'ai vu bien des spectacles et lu bien des livres dont je ne me souviens pas, même après leur avoir consacré un article, sans doute parce qu'ils n'éveillaient aucune image, aucune émotion véritable. Pire : il m'arrive souvent d'oublier que j'ai écrit dessus. Quand par hasard l'un de ces articles fantômes remonte à la surface, je suis toujours un peu effrayé, comme s'il avait été écrit par un autre qui porterait mon nom, un usurpateur. Je me demande alors si je n'ai pas écrit pour oublier le plus vite possible ce que j'avais vu ou lu, comme ces gens qui tiennent leur journal pour débarrasser quotidiennement leur mémoire de ce qu'ils ont vécu. Je me le demandais, du moins, jusqu'au 7 janvier 2015.

Pendant la représentation, j'ai sorti mon carnet. Le dernier mot que j'ai noté ce soir-là, dans le noir et de travers, est de Shakespeare : « Rien de ce qui est, n'est. » Le suivant est en espagnol, en lettres beaucoup plus grosses et tout aussi incertaines. Il a été écrit trois jours plus tard dans un autre type d'obscurité, à l'hôpital. Il est adressé à Gabriela, mon amie chilienne, la femme dont j'étais amoureux : « *Hablé con el médico. Un año para recuperar. ¡ Paciencia !* » *Un an pour récupérer ? Rien de ce qu'on vous dit*

n'est, quand vous entrez dans le monde où ce qui est ne peut plus être vraiment dit.

Je connaissais Nina depuis un peu moins de deux ans. Nous nous étions rencontrés à une fête, en été, dans le parc d'un château du Lubéron. Il m'a fallu du temps pour comprendre d'où venait la sympathie qu'elle m'inspira aussitôt. C'était une intermédiaire-née, délicate et sans chichis. Elle avait cette simplicité, cette tendresse, cette chaleur, qui portent à mélanger les amis, comme si leurs qualités, en se frottant, pouvaient s'augmenter. Elle se chauffait aux étincelles, mais elle était trop modeste pour s'en prévaloir. Elle s'effaçait presque, comme une mère discrète, sarcastique et bienveillante. Quand je la voyais, j'avais toujours l'impression d'être un oiseau de sa couvée et de rejoindre le nid d'où, par imprudence ou négligence, j'étais tombé. La tristesse ou l'inquiétude qui flottait dans son regard sombre et vif disparaissait à la première discussion. Je ne m'étais pas toujours bien comporté avec elle. Elle m'en avait voulu, avait cessé de m'en vouloir. Elle avait moins de rancœur que de générosité.

Elle et moi passions une soirée ensemble de temps à autre, dont celle-ci. Comme c'est la dernière personne avec qui j'ai partagé un moment de plaisir et d'insouciance, elle m'est devenue aussi précieuse que si j'avais passé une vie entière avec elle – une vie interrompue, désormais presque rêvée, et qui s'est arrêtée ce soir-là, dans une salle de théâtre, avec le vieux Shakespeare. Depuis, je vois peu Nina, mais je n'ai pas besoin de la voir pour savoir ce qu'elle me rappelle ni pour sentir qu'elle continue à me protéger. Elle a cet étrange privilège : être une amie et un souvenir – une amie éloignée, un souvenir vivant. Je ne risque pas de l'oublier, mais, si elle sera peu présente dans la suite de ce livre, c'est parce que

j'ai du mal à la faire vivre en dehors de cette soirée et de tout ce qu'elle m'évoque. Je pense à elle, tout revit et tout s'éteint, tantôt successivement, tantôt parallèlement. Tout est un songe et un passage, une illusion peut-être, comme dans *La Nuit des rois*. Nina reste le dernier point sur la rive opposée, à l'entrée du pont que l'attentat a fait sauter. Faire son portrait me permet de rester un peu, en équilibre, sur les ruines du pont.

Nina est une petite femme brune et potelée à la peau douce, au nez aquilin, aux yeux noirs, brillants et amusés, qui molletonne d'humour des émotions toujours fortes, et comme livrées aux caprices des autres par sa bonté. Elle est juriste. Elle cuisine bien. Elle n'oublie rien. Elle est socialiste, mais de gauche – il en reste. On dirait un merle tendre, sévère et bien nourri. Elle vit seule avec sa fille, Marianne, à qui j'ai donné ma flûte traversière, un instrument dont je ne jouais plus et dont je ne pourrai probablement plus jamais jouer. Son expérience des hommes l'a déçue, je crois, sans la rendre amère. Peut-être pense-t-elle ne pas mériter plus de plaisir et d'amour que ce qu'elle a reçu d'eux ; mais elle donne assez dans l'amitié, et à sa fille, pour que l'état amoureux, cette fiction qu'on cherche à écrire avec les moyens du corps, ne soit plus tout à fait une nécessité. Peut-être aussi, comme en politique, sent-elle toujours rôder une déception que sa bonne nature se prépare à surmonter. Elle ne renonce pas plus à ses sentiments qu'à ses convictions. Ce n'est pas parce que la gauche trahit sans cesse le peuple que Nina va finir, comme tant d'autres, à droite. Ce n'est pas parce que tant d'hommes sont des nullités égoïstes et vaniteuses que Nina va cesser d'aimer. La sensibilité résiste aux principes. Un détail qui me la rend admirable est qu'elle n'arrive nulle part les mains vides, et que ce qu'elle apporte correspond toujours aux attentes ou

aux besoins de ceux qu'elle retrouve. En résumé, elle fait attention aux autres, tels qu'ils sont et dans la situation où ils sont. Ce n'est pas si fréquent.

J'ajoute qu'elle est juive, ne l'oublie pas, et que cet état lui rappelle subtilement, discrètement, qu'on n'est jamais sûr d'échapper au désastre. Je sens cette chose dans son sourire, dans son regard, quand je la vois, quand nous nous parlons, cette chose qui simplifie l'existence et qui ne vit avec ce naturel que chez très peu de personnes, et je lui en suis reconnaissant. Il y a toujours une blague juive qui flotte dans l'air, entre le vin et les pâtes, comme un parfum qu'il est inutile de mentionner. Je ne crois pas que j'aurais pu finir ma vie d'avant avec une personne mieux adaptée à la situation.

Son père, un professeur de littérature américaine, avait été un excellent traducteur de Philip Roth, écrivain que j'aimais sans avoir pu finir aucun de ses livres – à l'exception de *Patrimoine*, où il racontait la maladie et la mort de son père, et de ceux qu'il m'avait fallu critiquer, tâche dont je ne m'étais jamais bien sorti, sans doute parce que je ne savais pas trop quoi en penser. Je ne pouvais voir Nina sans me représenter ce père, que je ne connaissais pas, traduisant tel ou tel livre de Roth là-bas, aux États-Unis, dans la neige d'hiver ou par un grand soleil d'été, devant une cafetière et un cendrier pleins. Cette image, sans doute fausse, me rassurait. Elle se superposait à celle de Nina et j'essayais toujours d'imaginer les ressemblances entre père et fille. Plus tard, elle m'a montré une photo de lui, à la fin des années soixante-dix je pense. Il avait une grande barbe noire, des cheveux longs, des lunettes à verre fumé. Il respirait l'énergie militante et la détente libertaire de ces années-là. J'étais enfant, alors, et ce monde qui paraissait encore promettre autre chose, une autre vie, a disparu si vite que je n'ai eu ni le

temps de l'expérimenter, ni celui d'y renoncer. C'est une époque que je n'ai ni vécue, ni oubliée.

Le soir où nous sommes allés au théâtre, Nina n'était plus seule. Elle avait depuis quelque temps un nouveau compagnon, cultivateur dans les Ardennes. Je ne l'avais jamais vu. Je ne sais plus si elle m'en a parlé ce soir-là. Elle le rejoignait le week-end. Elle me parlait maintenant des moissons, de la cueillette des fraises. Je l'appelais « le sanglier », je disais à Nina : « Et comment va le sanglier ? » Elle répondait par un petit sourire muet et gêné, trop délicate pour me dire que, tout de même, ça la blessait. « C'est lourd et brutal, un sanglier. Lui, il n'est pas comme ça. » « Bah, lui avais-je dit un jour, c'est une façon de parler, à cause des Ardennes. J'aurais tout aussi bien pu l'appeler Verlaine ou Rimbaud. » « Mais tu ne l'as pas fait. » Non, je ne l'avais pas fait.

Il faisait froid et un peu humide, le 6 janvier 2015 au soir. J'ai laissé mon vélo à la station Jussieu et j'ai pris le métro, ligne 7, jusqu'à la station Mairie-d'Ivry. Nina m'a envoyé un texto à 18 h 53 pour m'informer qu'elle m'attendait dans un bistrot près de la sortie du métro. Elle a gardé les textos, c'est pourquoi l'heure est précise, les miens ont disparu avec mon téléphone. Comme j'étais en retard, elle a rejoint le théâtre et je les ai retrouvés, elle et un ami, au bar où ils buvaient un verre de rouge en mangeant de la charcuterie et du fromage, assis autour d'une petite table ronde. J'ai commandé un verre de blanc et mangé avec eux de la charcuterie. « Tu étais ravi, m'a-t-elle écrit des mois plus tard, tu venais d'apprendre que tu allais partir à Princeton enseigner la littérature pour un semestre. Il ne restait plus qu'à caler les détails. » Je ne me souviens ni de cette joie, ni même de leur en avoir parlé.

Pourtant, des mails de ces jours-là le confirment : je venais d'apprendre que dans quelques mois je

serais à Princeton et que ma vie allait, au moins pour un temps, changer. Le père de Nina avait enseigné, croyais-je à tort, à Princeton. L'université est à une heure de New York, où habitait Gabriela, qui se débattait là-bas dans des problèmes familiaux, administratifs et professionnels sans fin. Ainsi pourrais-je la rejoindre et la vie, guidée par un projet, trouverait de nouveau, par l'action, un début d'unité. Ai-je voulu cette histoire que l'attentat a détruite ? Ou l'ai-je rêvée jusqu'à ce qu'il me réveille ? Je n'en sais rien.

Pour moi, Princeton était l'université d'Einstein et d'Oppenheimer – et aussi du premier grand traducteur de Faulkner, Maurice-Edgar Coindreau. J'y allais presque par hasard, avec un sentiment de complète illégitimité, enseigner quelques romans sur des dictateurs latino-américains. Le rapport entre littérature et violence est un mystère que la terre latino-américaine avait rendu particulièrement fertile et ce qui avait fleuri là-bas, dans l'Histoire et sur les pages, me passionnait comme un enfant. L'étudier était le seul moyen de voir s'il m'était possible d'en penser quelque chose, comme un adulte. Même si les idées d'un adulte sont rarement à la hauteur des visions – et de l'effroi – d'un enfant.

Avant mon arrivée au théâtre, le metteur en scène avait répondu aux questions d'une classe de collégiens sur la pièce de Shakespeare que la troupe allait jouer, sur son métier. Il leur avait expliqué qu'il était devenu metteur en scène alors qu'il n'avait aucune aptitude particulière dans l'existence.

Nina se souvient de mon arrivée : « Tu étais chaudement habillé, avec un bonnet, un pull et une veste chaude. » Pour la première fois, j'avais laissé mon vélo à la station Jussieu. Elle me rappelait mon enfance, les années où ma mère enseignait la biochimie dans l'université du même nom – les années

de la photo du père de Nina. Le long de la rue Cuvier, il y avait parfois des odeurs de fauve. Dans le laboratoire de ma mère, il y avait des odeurs de produits chimiques. Je les aimais toutes. J'aimais les odeurs de mon enfance, même et surtout les plus fortes, parce qu'elles en étaient les traces les plus intenses, souvent les seules qui me restaient.

Un an plus tard, à l'hiver 2016, je passais chaque vendredi matin devant le bâtiment jaunâtre de la rue Cuvier et sentais de nouveau les odeurs des fauves en longeant les murs du jardin des Plantes, par les quais, sur le chemin de la Pitié-Salpêtrière. Le chemin lent de la réparation se rapprochait de celui de l'enfance sans jamais le retrouver. J'allais voir tantôt l'un de mes chirurgiens, tantôt ma psychologue, souvent les deux l'un après l'autre, selon l'un de ces rituels hospitaliers qui rythmaient désormais ma vie. Ils étaient devenus mes amis inconnus. La psychologue avait un bruit de talons sec, un carré droit, et une allure élégante et austère qui me rappelait ma mère à son âge, lorsqu'elle travaillait dans son laboratoire. Quand elle apparaissait, pendant quelques secondes je ne savais plus dans quelle époque je vivais ni quel âge j'avais. Les psychologues qui savent nous écouter habitent peut-être un âge idéal, parce qu'ils nous font rejoindre celui où nous étions des héros entourés de héros, et parce qu'en nous aidant à revoir cet âge, à le comprendre, ils nous aident à le quitter.

J'accédais à son cabinet, dans le service de stomatologie, par des couloirs pâles en sous-sol où je me perdais systématiquement entre des bustes et des photos de chirurgiens morts, croyant trouver derrière chaque porte un labo où ma mère et ses amis prépareraient une formule magique rétablissant tantôt la paix, tantôt l'oubli. J'arrivais toujours avec dix minutes d'avance, sachant que je les perdrais dans

ce dédale sans trouver la bonne direction du premier coup. Je finissais par tomber sur la salle d'attente et l'attendais seul à côté de quelques plantes vertes fatiguées, dans une salle où passait parfois une femme de ménage africaine, et d'où je voyais le pin légèrement penché qui, pendant des mois, avait occupé ma vue depuis les chambres du premier étage. Je sortais un livre de mon vieux sac à dos noir taché de sang et j'avais à peine le temps de lire trois lignes qu'elle arrivait. Elle n'était jamais en retard, moi non plus. C'était le bruit de ses pas qui réveillait d'abord le souvenir de ma mère. Ma psychologue était vintage, en somme, et c'était à peu près tout ce qu'il fallait pour obtenir un léger relâchement de mâchoire, une ébauche de confession et un petit sentiment d'éternité.

Le vélo que j'ai attaché à une grille de la station Jussieu avait d'abord été celui de ma mère : un Luis Ocaña vert eau de la fin des années soixante-dix, acheté quand le champion espagnol, à son sommet, venait de gagner le Tour de France. Elle ne s'en était jamais beaucoup servie, elle détestait le sport, et me l'a donné quand j'ai décidé de pédaler dans Paris comme je le faisais depuis quelque temps à La Havane et dans différents pays d'Asie où mon métier de reporter m'avait conduit. C'était vingt ans avant.

J'avais commencé à utiliser ce vélo à peu près au moment où Luis Ocaña, parmi ses vignes, dans le sud de la France, se tirait une balle dans la tête. Il avait soutenu le Front National, mais ce n'est pas, à ma connaissance, la raison de son acte, même si soutenir ce parti pouvait déjà être le signe d'une forme stupide de désespoir. La date de sa mort, je ne peux l'oublier : c'est le jour où je suis allé chercher, à Madrid, la femme qui arrivait de Cuba et que j'allais bientôt épouser : Marilyn. Quand l'attentat a eu lieu,

nous étions divorcés depuis presque huit ans. Elle vivait dans l'est de la France, dans un village près de Vesoul, avec son nouveau mari et leur fils. Elle ne connaissait pas Nina, mais elles se ressemblaient sur bien des points, physiquement, moralement, et, comme la suite allait le montrer, par la grâce en quelque sorte de l'attentat, elles ne tarderaient pas à devenir amies. La première fois qu'elle dormit chez Nina, Marilyn eut l'impression d'être chez elle, mêmes types de vêtements, même décoration et même atmosphère révélant les mêmes habitudes. Cette gémellité ne m'est apparue que le jour où je les ai vues, chez moi, l'une à côté de l'autre. J'ai alors compris pourquoi Nina, dans la fête nocturne au château du Lubéron, m'avait aussitôt attiré. Elle était l'écho rassurant, confortable, d'une vie passée. Le confort, je croyais qu'il m'avait quitté après un divorce et une dépression, ces phénomènes presque ordinaires de la vie occidentale contemporaine. Je me trompais.

Si j'ai à peu près tout oublié du spectacle, sauf certains détails qui ne sont pas sans importance, je n'ai cessé de lire et relire depuis *La Nuit des rois*. Je l'ai sans doute lue de la plus mauvaise façon possible, comme une énigme, pour y trouver des signes ou des explications à ce qui allait arriver. Je savais que c'était stupide, ou du moins assez vain, mais cela ne m'a jamais empêché de le faire et de penser malgré tout, de sentir plutôt, qu'il y avait dans ce concours de circonstances quelque chose de plus vrai que dans le constat de son incohérence. Shakespeare est toujours un excellent guide lorsqu'il s'agit d'avancer dans un brouillard équivoque et sanglant. Il donne forme à ce qui n'a aucun sens et, ce faisant, donne sens à ce qui a été subi, vécu.

Le bateau qui les transporte ayant sombré, des jumeaux, Viola et Sébastien, échouent séparément

sur une côte inconnue. Chacun croit que l'autre est mort. Ce sont des orphelins solitaires, des survivants. Viola se travestit sous le nom de Césario. Elle devient page et intermédiaire amoureux du duc local, Orsino, pour qui rapidement elle en pince. Elle doit cependant plaider la cause d'Orsino auprès d'Olivia, qui la prend pour un homme et tombe amoureuse d'elle. Pendant ce temps, Sébastien arrive à la cour après quelques péripéties. Olivia le confond avec sa sœur Viola : elle tombe aussi amoureuse de lui. L'amour est le jouet des apparences et des genres, comme on dit aujourd'hui, sur un fond machiavélique et puritain incarné par l'intendant d'Olivia, Malvolio. Machiavélique et puritain, les deux font la paire : qui veut punir les hommes de leurs plaisirs et de leurs sentiments au nom du bien qu'il croit porter, au nom d'un dieu, se croit autorisé à faire tout le mal possible pour y parvenir. Malvolio veut tout, prend tout, et finalement il est dupe de tout. Le happy end que Shakespeare nous offre n'est qu'un rêve, tout ce qui l'a précédé le dément. Tout est magie, tout est absurde, tout est sentiments et rebondissements. La morale est dite par un bouffon.

Ce résumé approximatif de la pièce, je ne l'aurais jamais écrit comme ça dans un article, car j'aurais eu trop peur de perdre mes lecteurs en route. D'ailleurs, quel article aurais-je écrit ? Sur quoi aurais-je insisté ? Peut-être aurais-je précisé que, comme Olivia, il m'était arrivé pendant le spectacle de confondre Viola et Sébastien, de ne plus savoir qui était qui, et, par conséquent, de ne plus trop comprendre ce à quoi j'étais en train d'assister. Était-ce dû à la mise en scène ? Au texte ? À sa traduction ? À moi-même ? Au vin, à la charcuterie, à l'hiver ? Comme souvent, je n'en savais rien, et j'écrivais aussi pour le découvrir. Cette opération ordinaire, les

circonstances m'ont cette fois empêché de la faire, et, aussi frivole que ça puisse paraître au regard de ce qui allait suivre, je regrette encore de n'avoir pas eu le temps d'essayer de comprendre *La Nuit des rois*. Cette compréhension me semble désormais interdite. Les personnages et les situations ont rejoint une féerie que les événements ont rendue trop vague pour que je puisse la préciser.

Si je me souviens bien, la petite scène d'Ivry représentait à certains moments un hôpital à l'ancienne : les lits blancs n'étaient séparés que par des rideaux clairs. Nina s'est installée entre son ami et moi. Ici, ma mémoire me joue un premier tour. J'ai écrit plus haut que j'avais sorti mon carnet pendant la représentation, comme saisi par elle et prenant peu à peu conscience que j'allais écrire un article. Dans son mail rétrospectif, Nina rectifie :

Tu as immédiatement sorti ton bic 4 couleurs et ton cahier pour prendre des notes.

Le journaliste était là dès le début, avec l'ami insouciant.

Nina décrit ensuite le décor, ce sont bien des lits blancs d'hôpitaux, et fait un inventaire des acteurs, dont une jeune femme qui d'après elle m'a tapé dans l'œil et que j'ai oubliée. Elle ajoute :

La pièce t'avait plu, je crois, et tu disais qu'il y aurait de la place dans le journal pour publier une critique. J'étais ravie pour Clément et sa troupe. Ça me faisait aussi plaisir d'avoir pu jouer l'entremetteuse. Je me suis dit qu'enfin Clément aurait un article sur sa pièce, la précédente n'ayant eu que peu de critiques. Après la représentation, nous sommes allés boire un verre. Tu nous as offert un verre de vin, peut-être pour célébrer ton départ

pour Princeton. Tu as dû manger à ton tour quelque chose. Clément est passé nous voir, des comédiens aussi. Clément t'a dit que la traduction était de lui, enfin de Jude Lucas, son pseudonyme officiel. D'ailleurs, le soir, en rentrant chez lui il te l'a envoyée. Tu lui as demandé de te rappeler qui disait une certaine phrase dans la pièce. Il est allé vérifier, la citation était d'Orsino, tu l'as notée dans ton cahier. Vous avez parlé de la pièce avec Clément et notamment de la confusion des genres. Nous sommes rentrés en métro avec Loïc, Clément et des comédiens dont celui qui jouait Malvolio. On a pris la ligne 7 et tu es descendu à Jussieu pour récupérer ton vélo.

Quelle était la phrase d'Orsino qui m'avait marqué ? Je ne retrouvais plus mon cahier. Il était pourtant dans mon sac au moment de l'attentat et il m'avait suivi à l'hôpital, où je m'en étais servi dans les premiers jours pour écrire, ne pouvant parler.

Un an et demi plus tard, j'ai demandé par mail au metteur en scène s'il s'en souvenait. Il m'a répondu ceci :

Cher Philippe,

Je me souviens très bien de notre discussion et du fait que vous ayez souhaité vérifier une phrase d'Orsino. Je me souviens de mon trouble car malgré le fait que j'ai traduit, répété, vu de nombreuses fois la pièce, je ne pouvais resituer la phrase en question et c'est pourquoi j'ai dû aller vérifier avec le texte. Malheureusement, je ne me souviens pas de la citation. Je sais que j'étais un peu surpris. Je crois pouvoir situer la scène. Je peux émettre une hypothèse.

*Approche mon garçon, si tu aimes un jour,
Dans les affres de l'amour souviens-toi de moi.
Car tous les amoureux sont tels que tu me vois,
Indécis et capricieux en toutes choses
Excepté dans la constante contemplation
De l'être aimé.*

Ou, plus sûrement :

*Cette fois encore Césario,
Rends-toi auprès de ma cruelle souveraine
Dis-lui que mon amour, plus noble que le monde,
Ne s'intéresse pas à ses terrains fangeux
Et parcelles que la fortune lui a légués.
Dis que je n'en fais pas plus cas que du hasard.
Et que c'est bien la miraculeuse beauté
Dont nature l'a ornée qui attire mon âme.*

Je tiens bien sûr à votre disposition notre traduction complète si cela peut vous aider.

Aucune des citations qu'il m'a envoyées ne correspondait à celle que j'imaginai. Quelque temps plus tard, rangeant des affaires, j'ai fini par retrouver le cahier que j'avais ce jour-là, et dont j'ai mentionné plus haut l'existence. Il ne m'a pas fallu longtemps pour tomber sur la page où étaient notées les phrases de Shakespeare. Il m'en a fallu davantage pour les déchiffrer. Aucune ne m'a apporté la révélation que j'attendais. Ce n'était pas, en tout cas, celle que j'avais demandée à Clément d'identifier, et que de toute façon je ne reconnais plus. Ce n'était pas la phrase du bouffon Feste que j'ai citée au début du chapitre : « Rien de ce qui est, n'est. » J'ai lu et relu *La Nuit des rois* pour comparer mes notes au texte. Peut-être, dans le noir et sous la pression, avais-je écrit de travers ? Non. Je n'ai pas trouvé la phrase que je cherchais. On aurait dit l'une de ces phrases

si nettes dans un rêve, et que le réveil efface, quand il ne la rend pas banale, idiote ou incompréhensible. La réplique d'Orsino qui m'a trotté dans la tête pendant des mois, qui a bercé mes jours et mes nuits hospitalières, la phrase que j'avais sur le bout de la langue et dont la vérité m'avait saisi et comme foudroyé, cette phrase n'existe pas.

Le mail de Nina finissait par ces mots :

Le lendemain, les comédiens ont dû jouer la pièce et Clément t'a dédié la représentation.

La chanson finale a été modifiée et les comédiens ont chanté : « *Je me mets en route et quoi qu'il m'en coûte, je te retrouverai comme un guignol armé d'une épée (d'un crayon) de bois* » en brandissant des crayons à papier.

Cette soirée reste, pour moi, suspendue entre deux mondes. Le lendemain, la chute a été vertigineuse. T'avoir vu si proche la veille et te savoir, le lendemain, si loin de l'humanité même est insupportable.

Je suis restée dans le bon côté de la vie et toi tu as basculé dans l'horreur alors que nous étions assis côte à côte quelques heures auparavant. Ces deux mondes semblent désormais être parallèles, et j'ignore s'ils pourront se rejoindre un jour.

Ils ne le pourront pas, ni dans la vie ni dans ce livre. Les mots d'un côté, nos rencontres de l'autre, tendent à reconstruire entre nous le pont détruit. Mais il reste un trou au milieu. Assez étroit pour que de part et d'autre nous puissions nous voir, nous parler, presque nous toucher. Assez large pour qu'aucun des deux ne puisse rejoindre l'autre dans cette zone faite d'habitudes, d'improvisations, d'amitié, mais d'abord de continuité.

Nina est allée revoir le spectacle à sa reprise, en 2016. Elle m'a proposé de l'accompagner. Je n'en ai pas eu la force. J'aurais eu l'impression de visiter

l'antichambre d'un tombeau ou même de voir mon propre cercueil ouvert, comme Tintin découvre le sien et celui de Milou dans *Les Cigares du pharaon*. Je retournerai voir *La Nuit des rois* le jour où je l'aurai oubliée.

CHAPITRE 2

Tapis volant

Je suis toujours agacé par les écrivains qui disent écrire chaque phrase comme si c'était la dernière de leur vie. C'est accorder trop d'importance à l'œuvre, ou trop peu à la vie. Ce que j'ignorais, c'est que l'attentat allait me faire vivre chaque minute comme si c'était la dernière ligne : oublier le moins possible devient essentiel quand on devient brutalement étranger à ce qu'on a vécu, quand on se sent fuir de partout. J'en suis donc venu à penser à peu près la même chose que ceux qui m'agaçaient, même si c'est pour des raisons et dans des circonstances différentes : il faudrait noter les plus petits détails de ce qu'on vit, la moindre des choses moindres, comme si on allait mourir dans la minute qui suit ou changer de planète – la suivante n'étant pas plus hospitalière que celle qu'on a quittée. Ce serait utile pour le voyage, et comme un souvenir pour les survivants ; plus utile encore pour les revenants, ceux qui, n'étant pas plus morts que les autres, sont allés suffisamment loin ailleurs pour n'être plus tout à fait de retour ici, dans le monde où chacun continue de vaquer à ses occupations comme si la répétition des jours et des gestes avait un sens linéaire, établi, comme si ce théâtre était une mission. Les revenants liraient leurs notes, regarderaient vivre les autres,

frotteraient leurs souvenirs et leurs vies. Ils compareraient le tout dans l'étincelle produite et, en s'y réchauffant, ils se rappelleraient peut-être qu'un jour ils ont vécu.

Une petite pensée venue aux toilettes aurait plus d'importance, pour la future victime, qu'une déclaration de guerre, une réunion de travail ou la démission d'un ministre. L'écriture suspendrait le temps dont elle restitue la trame, puis, une fois la page écrite, la comédie reprendrait jusqu'au moment où elle serait brutalement interrompue. Ce ne serait pas exactement *Les Choses de la vie*, ce film de Claude Sautet où le héros revoit les moments importants de son existence tandis que dans un accident il va la perdre. Non, il ne s'agirait pas de noter les choses essentielles, les grandes étapes, cela c'est une perspective d'homme vivant et bien portant. Il n'y aurait d'abord que les toutes petites choses, celles des dernières minutes, les toutes petites cendres de la dernière cigarette du condamné, celui qui ne sait pas encore que la sentence est prononcée et que le bourreau est en route, avec armes et bagages dans le coffre d'une voiture volée.

Évidemment, je ne l'ai pas fait. Je n'ai pas pris ces notes sur les heures qui ont précédé l'apparition des tueurs, puisque c'était une matinée comme les autres, mais j'ai l'impression que quelqu'un l'a fait pour moi, un farceur qui s'est fait la malle et que j'essaie, en écrivant, de coincer.

J'ai dormi seul à la maison, dans des draps qu'il était temps de changer. Je suis obsédé par les draps frais, ils enchantent mon sommeil et mon réveil, et l'une des choses qui me font regretter mes hôpitaux, c'est qu'on les changeait tous les matins. Je me suis donc réveillé de mauvaise humeur, fatigué par un je-ne-sais-quoi d'insatisfait. Ce je-ne-sais-quoi était sans doute exagéré par le temps, gris et froid

et sans lumière. La vision, en rentrant du théâtre, d'un entretien qu'avait donné Michel Houellebecq à France 2 à propos de son nouveau roman, *Soumission*, n'avait rien arrangé. Il ne faudrait jamais regarder la télé avant d'aller se coucher, me suis-je dit, ça pèse autant que des draps sales sur la conscience et l'estomac. Cela, je m'en souviens. Cette impression d'avoir été piégé par une curiosité paresseuse de fin de soirée, la mienne, et qui referme la journée sur une émission d'actualité plutôt que de finir en silence, si possible en beauté.

J'avais publié une critique du livre de Houellebecq le week-end précédent dans *Libération* et le journal avait organisé pour l'occasion un dossier, comme on dit, « monté en une ». J'y reviendrai, lecteur, et longuement je le crains, puisque la figure de Houellebecq se mélange désormais au souvenir de l'attentat : pour les autres, c'est un concours de circonstances, cocasse ou tragique ; pour ceux qui ont survécu aux tueurs, c'est une expérience intime. *Soumission* sortait en effet le 7 janvier.

Dans le monde des bavards à opinion instantanée, chacun ou presque allait forcément donner son avis, puisqu'il s'agissait de Houellebecq. Dans l'émission que j'avais vue avant de m'endormir, il avait l'air d'un vieux chien pas si gentil, abandonné sur une aire d'autoroute près d'un Flunch, ce qui me le rendait sympathique, mais il avait aussi l'air de Droopy et de Gai-Luron, le chien imaginé par Gotlib, ce qui me le rendait drôle. Je l'imaginais volontiers avachi dans un fauteuil, comme Gai-Luron, et disant, les bras croisés sur le ventre : « Je sens comme une lourde torpeur s'abattre sur moi. » La torpeur née de n'importe quel entretien prévisible et de l'orage qu'il allait provoquer.

Ça causerait d'autant plus que Houellebecq agitait cette fois un fantasme particulièrement explosif,

le fantasme de Poitiers : la peur des musulmans et l'arrivée au pouvoir des islamistes en France. J'avais bien ri en lisant *Soumission*, ses scènes, ses portraits, ses provocations faussement exténuées, sa mélancolie *fin de siècle* et de civilisation. Qu'il ait installé un important ministre islamiste dans l'appartement de l'ancien patron de la *NRF*, Jean Paulhan, cet implacable jésuite grammairien, voilà qui m'avait réjoui – même si c'était un plaisir pour *happy few*. Si le roman mérite d'exister, c'est parce qu'il permet d'imaginer n'importe quoi, n'importe qui, dans n'importe quelle situation, comme s'il s'agissait de ce monde et de sa propre vie.

J'avais découvert Houellebecq du temps qu'il écrivait des chroniques pleines de mauvais esprit dans un hebdomadaire culturel à la mode, des chroniques que je ne ratais presque jamais. Il y a très peu de bons chroniqueurs : les uns se soumettent aux sujets importants du moment et à la morale ambiante ; les autres, à un dandysme qui les pousse à faire les malins en écrivant à contre-courant. Les uns sont soumis à la société ; les autres, à leur personnage. Dans les deux cas, ils cherchent à faire du style et ils fanent vite. Le pessimisme et le sarcasme laconique de Houellebecq avaient un naturel qui ne fanait pas. À cette époque, j' imagine qu'on le croyait de gauche. Il est vrai qu'on ignorait encore que la gauche continuait de courir comme un canard sans tête. Ensuite, j'avais lu ses livres avec plaisir. Quand la dernière page était tournée, il flottait toujours dans l'air une certaine menace et un goût de plâtre, comme un nuage de poussière sur un champ de ruines, mais il y avait un sourire à l'intérieur du nuage. Sa misogynie, son ironie réactionnaire, tout cela ne me gênait pas : un roman n'est pas un lieu de vertu. J'avais commencé par trouver Houellebecq parfois paresseux sur le fond, jamais sur la forme, jusqu'au

moment où j'avais compris, un peu tard, que le cliché (touristique, sexuel, artistique) était l'une de ses matières premières, et qu'il était essentiel pour lui de ne pas l'éviter. J'ignore si, comme on l'a dit, il était le grand romancier, ou l'un des grands romanciers, des classes moyennes occidentales. Je ne fais pas de sociologie quand je lis un roman et je n'en fais pas beaucoup plus quand je cesse d'en lire. Je crois entièrement et exclusivement aux destins et aux caractères des personnages, comme quand j'avais dix ans. Je suivais ceux de Houellebecq comme j'aurais suivi des *losers* qui, dans une grande surface, rempliraient leurs caddies dans les rayons aux produits en promotion pour transformer leur butin, une fois dehors sur le parking, en signes froidement prophétiques de la misère humaine.

Comme chaque fois que j'avais travaillé sur un livre, j'étais bien décidé à éviter de lire ou d'écouter quoi que ce soit sur *Soumission*, ce qui n'aurait eu pour effet que de provoquer une légère nausée : supporter l'émission d'après Shakespeare m'avait suffi. Je voulais d'autant plus l'éviter que je devais m'entretenir avec l'écrivain le samedi suivant. Ayant écrit la critique et organisé le dossier que *Libération* lui avait consacré, je n'avais d'ailleurs pas la moindre idée de ce que j'allais lui demander. Il faudrait parler d'autre chose, de tout et n'importe quoi, sauf de *Soumission*. Il n'allait pas m'expliquer ce que j'aurais dû lire et je n'allais pas lui expliquer ce que j'avais cru lire. La plupart des entretiens avec des écrivains ou des artistes sont inutiles. Ils ne font que paraphraser l'œuvre qui les suscite. Ils alimentent le bruit publicitaire et social. Par fonction, je contribuais à ce bruit. Par nature, il me dégoûtait. J'y voyais une atteinte à l'intimité, à l'autonomie du lecteur, que ne compensaient pas les informations qu'on lui donnait. Il aurait eu besoin de silence, le lecteur, et moi, de

passer à autre chose, mais je savais déjà, comme tous ceux qui l'avaient lu avant publication, que *Soumission* ne bénéficierait d'aucun silence. C'était peut-être ça, un moraliste célèbre : un homme qui écrit des livres qu'on ne juge que comme des preuves de son génie ou de sa culpabilité. Le phénomène n'était pas nouveau. Avec Houellebecq, il prenait des proportions assez inquiétantes pour justifier son pessimisme et son succès.

Dans l'immédiat, ce matin du 7 janvier, la perspective de ce débat national et de cet entretien particulier me mettait simplement de mauvaise humeur. Je m'étais couché sous le signe de Shakespeare et de Houellebecq. Je me levais sous le signe de Houellebecq et il allait falloir écrire sur Shakespeare. Drôle de journée.

Il était environ 8 heures. J'ai regardé les mites voler autour des rideaux du salon – trop de livres, trop de désordre, trop de vieux tissus. Je suis descendu chercher l'exemplaire de *Libération* dans ma boîte aux lettres. Revenu chez moi, j'ai tué quelques mites avec. Elles faisaient comme de petites taches d'encre sur le plafond. Les tuer était une forme d'échauffement. Ensuite, j'ai parcouru le journal en buvant mon café, puis j'ai ouvert mon ordinateur pour lire les mails de la nuit.

De New York, l'ami et professeur à qui je devais le poste de Princeton me félicitait. Il en profitait pour me parler de l'article sur Houellebecq. Je lui ai répondu brièvement. Autre mail : celui de Clément, le metteur en scène de *La Nuit des rois*. Il m'envoyait sa traduction de la pièce en précisant :

Voici donc le texte de *La Nuit des rois* tel que tu l'as entendu ce soir – le soir exact de la pièce. *Twelfth Night*, c'est la douzième nuit après Noël : le 6 janvier.

J'ai lu le début de la traduction, tout en la comparant avec celles qui se trouvaient dans ma bibliothèque. Je me sentais incapable de juger de leurs valeurs respectives. Mais pourquoi aurais-je dû le faire ?

J'ai acheté un billet d'avion pour New York, où je devais rejoindre Gabriela une semaine plus tard. Puis j'ai refermé mon ordinateur et regardé comme chaque matin mon vieil appartement – celui, plus exactement, de mon propriétaire – en me demandant par quoi commencer.

J'habitais ici depuis vingt-cinq ans. La moquette était épuisée ; les murs, jaunâtres. Les livres, les journaux, les disques, les carnets, les objets, les bibelots avaient tout envahi. Vingt-cinq ans de vie ! Et rien, sans doute, pour mériter la survie. Sinon un assez beau lit-bateau en mauvais état que m'avait offert, l'année de mon emménagement, une amie de mes parents. Son mari avait pour habitude de s'y allonger pour lire, écrire, faire la sieste. C'était un excellent journaliste, que l'alcool avait à la fois endurci et détruit. Il changeait de personnalité quand il buvait. Je travaillais, à mes débuts, dans le même journal que lui. Il aimait les trains et un jour il s'est jeté sous l'un d'eux à la gare de triage de Ville-neuve-Saint-Georges. Il avait une silhouette trapue, des yeux bleu-gris métallique, comprimés dans un visage rouge et carré. Il parlait peu, articulait moins encore. S'il n'était pas sobre, son écriture l'était. Sa mort a été pour plusieurs d'entre nous, je crois, la fin d'une époque. Une époque professionnelle que j'ai à peine connue, sinon, justement, par des individus comme lui. Elle se retirait, comme la marée, au moment où j'ai mis pour la première fois le pied dans l'eau. Au lendemain de l'enterrement, sa femme m'a proposé de venir chercher le lit-bateau. Elle n'en

voulait plus, mais elle préférait qu'il n'atterrisse pas chez un inconnu. Quand je m'y allonge pour lire ou faire la sieste à mon tour, il me semble que l'esprit du mort veille sur moi.

Le grand tapis qui occupait le salon venait d'Irak. Je l'avais acheté à Bagdad, dans un souk, en janvier 1991, deux jours avant le premier bombardement américain. Nous étions trois journalistes, autant que je m'en souviens, et nous avons bu le thé et discuté longuement et plaisamment avec le vieux marchand dans une atmosphère paisible et qui nous paraissait irréelle, puisque la guerre approchait. La ville s'était vidée de la plupart des Occidentaux dans les jours précédents. Le souk était presque désert. Les ambassades avaient fermé. Rien n'est plus flatteur ni plus excitant que de se trouver là où les autres ne sont plus, dans l'œil que l'attente creuse au cœur du cyclone. Nous étions jeunes, inquiets, affamés. L'Histoire semblait notre aventure et notre propriété. Nous avions l'enthousiasme et la faiblesse des envoyés spéciaux, ces aventuriers privilégiés dont les nécrologies, quand ils meurent en mission, se ressemblent toutes : on célèbre leur courage, qui manque à ceux qui les lisent.

Le tapis faisait environ cinq mètres de longueur sur deux mètres de largeur. Il était long et lourd. Le vieux marchand de Bagdad l'a roulé, plié, ficelé, mis dans un vieux sac, et je l'ai emporté. Vingt-cinq ans après, il avait beaucoup filé. Des trous avaient peu à peu détruit sa beauté, dominée par des tons brique. Il faisait volontiers des plis, comme une peau de vieux, et il semblait avoir digéré la poussière : elle avait pris, en se déposant sur lui, une allure d'aggloméré. Matière et poussière étaient liées irréversiblement par l'odeur, une odeur peu définissable où se mélangeaient celles du café matinal, des poudres parfumées aux aiguilles de pin pour aspirateur, des

dessous de semelles, des liquides renversés, des shampoings, de l'encens tibétain.

Deux jours après avoir acheté ce tapis, j'avais pris avec lui le dernier avion pour Amman. C'était une faute, que mon journal d'alors m'avait laissé commettre, la direction estimant que j'étais seul à pouvoir prendre la décision de rester ou pas. J'avais vingt-sept ans. Ce n'était déjà plus une excuse pour me tromper. Il aurait fallu rester à Bagdad, couvrir les bombardements en compagnie d'une poignée d'individus étranges, allumés, intéressés, illuminés, comme il y en a toujours dans ce genre de radeau, toute une distribution qui me donnait l'impression d'assister à une farce plus qu'à une épopée ; je n'avais pas encore compris à quel point les deux font bon ménage. L'hôtel où invités et journalistes avaient été regroupés par les autorités irakiennes ressemblait tantôt à un théâtre, tantôt à un asile : on ne croisait que des comédiens et des névrosés, on ne s'ennuyait ni dans les chambres, ni à l'heure des repas.

Ce qui unissait les derniers « invités » de Saddam Hussein, plus en tout cas que le soutien qu'ils lui apportaient, c'était la détestation du gouvernement américain. Ils venaient là pour témoigner des méfaits de l'empire du Mal. Les plus burlesques étaient les pacifistes nord-américains, ravis de jouer leur rôle d'idiots utiles et de boucliers humains. Les journalistes présents – si j'excepte la plupart des journalistes arabes, incapables de la moindre distanciation – n'avaient guère de compassion pour ces imbéciles, qui déposaient une grimace de clown sur l'événement. Ils le faisaient en soutenant un dictateur de la pire espèce, ancien meilleur ami de l'Occident, et dont les caves sentaient le fouet et la tenaille. Si la croisade menée par Bush père nous inquiétait et nous écœurant à peu près tous, nous les journalistes, ce n'était tout de même pas au point

d'ignorer la nature du régime qu'elle visait. Dans cette affaire, il n'y avait que des idiots, des cyniques et des méchants.

Parmi les « invités », Daniel Ortega, qui n'était plus un guérillero marxiste et pas encore un caudillo chrétien, ressemblait avec ses santiags à un petit loubard des faubourgs de l'Histoire. J'étais stupéfait : j'avais cru (mollement, il est vrai) dans le combat sandiniste. L'homme que je voyais me rappelait certains reportages en banlieue, quand il était encore possible d'y aller les mains dans les poches et la fleur au stylo. Je me suis demandé en lui parlant si, comme certains « jeunes » – expression qui était en train de naître –, il allait réclamer une « salle » ou des subventions à Saddam pour se donner le sentiment d'exister. Était-ce bien là l'ancien leader du Nicaragua ? À chaque apparition dans la grande salle à manger, il me semblait plus petit, plus minable. C'était l'homme qui rétrécit. En rétrécissant, il rétrécissait l'Histoire, cette vieille catin gourmande. Il n'était pas encore devenu un démagogue chrétien.

Louis Farrakhan, le dirigeant noir de Nation of Islam, était d'un chic et d'un mépris complets. Encadré par ses gardes du corps, il traversait dans un costume noir et sans un faux pli le hall plein de Blancs comme s'ils n'avaient pas existé. Il lui arrivait de leur répondre, puisque certains d'entre eux étaient journalistes ; mais il leur répondait sans les regarder. J'avais le sentiment d'être un Juif interviewant un nazi dans un monde où le premier n'a pas encore été liquidé par le second. C'était l'endroit pour ça : on trouvait *Mein Kampf* en vitrine dans les librairies de Bagdad. Le monde arabe n'avait pas eu besoin d'Internet, qui n'existait pas encore, pour répandre des théories du complot dont il n'avait pas l'exclusivité. Il y en avait de toutes sortes, des bleues, des vertes, des rouges, toutes également idiotes et ajoutant à

l'atmosphère d'irréalité générale. Aucune n'évitait le détour par les Juifs.

Jean-Edern Hallier n'était déjà plus un écrivain qu'on lisait : le vilain clown l'avait dévoré dans la conscience de la plupart de ses anciens lecteurs. Il était accompagné par un petit secrétaire muet et bien habillé, portant une petite mallette noire, qui s'appelait Omar. Ceux qui avaient fréquenté cet étrange binôme dans les eaux de *L'Idiot international*, le journal que dirigeait et finançait Hallier, qualifiaient volontiers Omar d'âme damnée. À table, l'écrivain braillait son anti-américanisme et sa vie héroïque à qui voulait l'entendre. Omar ouvrait en silence la mallette et faisait circuler les photos qui correspondaient aux épisodes héroïques que son maître racontait. Celui-ci était là par goût du paradoxe et du spectacle, pour qu'on parle de lui et pour s'appropriier l'infâme, du côté duquel il se rangeait volontiers. Il faisait don de l'événement à sa personne. Quand il parlait, il penchait vers l'un puis l'autre son œil aveugle, à tour de rôle, comme un cyclope ou comme une bête, soulignant la folie du monde en étalant la sienne. Il avait encore plus de candeur que d'égoïsme ou de rouerie, ce qui n'est pas peu dire, et, pour une fois, le contexte avait neutralisé sa méchanceté. Peut-être avait-il raison, tout cela n'était qu'une comédie dont il fallait s'improviser le guignol et le scribe. Hallier était si plein de son propre personnage et du cirque ambulancier qu'il trimplait qu'il ne craignait absolument pas ce qui aurait pu lui arriver. C'était une caricature foraine de Chateaubriand que nous écoutions, que nous regardions, une caricature qui transformait l'hôtel et la ville en décor de carton-pâte. Le jour du bombardement, il est parti avec Omar et un chauffeur visiter les ruines de Babylone. Reconstitué avec tout le mauvais goût local, c'était un bel endroit pour

assister à l'Apocalypse qu'on nous promettait – en ne la voyant pas. D'ailleurs, elle n'a pas eu lieu – ou pas immédiatement. Je suis parti avant le retour du grand petit homme et je ne l'ai jamais revu.

Plus l'heure de l'ultimatum approchait, plus l'hôtel ressemblait à la fable animalière qu'il incarnait. Était-ce cela, l'événement ? Était-ce bien sérieux ? J'aurais pu lire Malraux ou Lawrence à haute dose que cela n'aurait rien changé : mon sens de l'Histoire était limité par ce que je voyais et mon respect pour ses fabricants, proche de zéro – dans cette mâle et moustachue région du monde en tout cas. L'ambassadeur de France était parti, comme la plupart des autres. L'homme qui le remplaçait ferma l'ambassade deux jours avant l'ultimatum. Les journalistes français étaient tous là. Lui avait ordre de partir. Il nous conseillait à demi-mot, avec un demi-sourire, de rester. On sentait qu'il ne comprenait même pas qu'on puisse hésiter. Il était ferme, rassurant, paisible. On vida les bouteilles de la cave et chacun téléphona à sa famille aux frais de l'ambassade, assis par terre, dans le hall couvert d'appareils dont les fils noirs faisaient sur le carrelage comme des spaghettis à l'encre de seiche. C'est l'un des moments qui me rappellent que j'ai vécu à une époque où les portables n'existaient pas. Puis le diplomate et sa petite équipe ont scellé le bâtiment et les voitures les ont emportés à travers le désert et dans la nuit vers la frontière jordanienne. Nous les avons regardés partir. Les novices, dont j'étais, se sentaient seuls soudain, comme abandonnés aux mâchoires de l'événement incertain. Les anciens avaient des mines entendues. Certains regards commençaient à luire : enfin, cette aventure devenait intéressante.

L'un d'eux avait déjà fait des provisions non négligeables d'eau et de conserves. Il me dit avec un sourire à la fois tranquille, allumé et provocateur : « S'il

y a des gaz, je m'installe dans une cave de l'hôtel et j'attends. Un mois, s'il le faut. J'ai tout prévu. » Il attendait le désastre, la pression, le nouveau. Il en vivait depuis l'âge où Rimbaud avait quitté Charleroi. Il venait d'une tribu où le journalisme était le récit d'une expérience vécue par celui qui le racontait. Blond, petit et trapu, il ressemblait à Tintin. Il est mort trois ans plus tard, à trente-quatre ans, d'une maladie attrapée lors d'un reportage en Asie. Cette nouvelle, lue dans un journal, m'a bouleversé. Il était si jeune et avait déjà pris tant de risques que je pensais qu'il survivrait à tout, puisqu'il semblait déjà si vieux, si lucide. Je devais penser qu'une insouciance intelligente et informée rendait éternel, mais je ne me souviens plus de ce que je pensais. J'avais tendance à admirer ceux qui réussissaient ce que j'étais incapable d'entreprendre. Lui, mort ? Il était donc possible de mourir en reportage, d'un reportage ? De tomber du tapis volant sur lequel on survolait le monde ? Oui, c'était possible. J'étais naïf, optimiste, angoissé, presque innocent. Je crois qu'alors nous l'étions presque tous. Le monde qui s'achevait nous laissait encore la possibilité d'être jeunes le plus longtemps possible.

À Bagdad, les futurs tueurs religieux de Daech étaient encore ceux, laïcs, de Saddam, personnage un peu gras dont les portraits mal peints s'étaient partout. Dans le monde arabe, on les distribuait en pin's, de même qu'on fabriquait des broches en forme de scuds – les scuds que l'Irak tentait d'envoyer sur Israël. La guerre du Golfe était un conte de mauvais goût, à dormir debout, et je n'avais emporté à Bagdad, pour toute lecture, que *Les Mille et Une Nuits*. La grande menace remplissait le vide marbré de l'hôtel d'où l'on envoyait par fax les papiers.

Ben Bella souriait, comme Tintin bientôt mort, quand des journalistes lui demandaient s'il allait

partir avant le bombardement américain. Il disait : « Vous ne croyez pas que j'en ai vu d'autres dans les caves d'Alger ? » Il connaissait la valeur de son personnage, aussi périmé soit-il. Mourir à Bagdad ? Tout le monde n'a pas l'occasion de finir à Sainte-Hélène d'un cancer à l'estomac, ni le génie pour vivre ce qui a précédé. Peut-être Ben Bella avait-il également senti que, si la population irakienne en prenait pour quelques décennies de chaos, les témoins internationaux de l'origine de ce chaos, eux, ne risquaient pas grand-chose. Il avait une expérience, des points de comparaison. Il était grand, puissant, assez gros, ce qui m'avait surpris : j'imaginai, je ne sais pourquoi, que les anciens combattants du FLN étaient tous petits, maigres et nerveux, comme s'ils vivaient toujours dans le maquis d'une wilaya ou circulaient clandestinement dans le bidonville de Nanterre. Parmi tant de charlatans, de politiciens fourvoyés et de vilains internationaux, lui seul m'impressionna ; ou, plus exactement, lui seul me donna le sentiment que nous assistions à la fin d'une histoire – celle de la décolonisation – et au début de quelque chose d'inquiétant. Nous le vivions sans le savoir : le fond de l'air historique était encore léger, les reporters semblaient insouciant. On dit souvent que le désastre actuel a commencé avec la révolution iranienne. Dans mon cas, c'est à Bagdad que tout a commencé. Tout ce qui allait conduire, entre autres, au 7 janvier. J'y étais, mais j'en suis parti trop tôt. Le 7 janvier aussi, j'y étais, mais je me suis levé pour partir trop tard.

Quand on est reporter, il faut rester là où l'événement a lieu, et le faire si possible du côté des faibles, des inconnus, des gens ordinaires pris dans une situation extraordinaire, pour leur donner un nom et le maximum de vie au moment où une puissance quelconque cherche à les leur ôter. Il fallait donc

rester avec les Irakiens, même si leur dirigeant était un criminel, même si cet hôtel luxueux dont il était si difficile de sortir était un lieu de propagande et de comédie, même si enquêter dans ce pays était devenu presque impossible. Il le fallait, parce que les grandes puissances étaient contre eux et parce qu'il fallait simplement, autant que possible, témoigner des effets du bombardement. C'est aussi simple que ça, et je ne l'ai pas fait. Finalement, ceux qui sont restés ont été expulsés au lendemain du bombardement. Ils n'ont presque rien vu. Mais nous ne pouvions pas le deviner. Pourquoi suis-je parti ? Par peur ? Tout le monde ou presque avait peur, et pourtant quelques-uns sont restés. Parce que je n'ai pu contrôler cette peur ? C'est possible ; ce n'est même pas certain. À Amman, quelques jours plus tard, un ami, qui avait pris le dernier avion avec moi, m'a dit : « Tu es rentré à cause du tapis. » Il n'avait pas tort, c'est tout ce qu'on peut dire. Je continue de penser que, ce jour-là, en prenant l'avion pour Amman avec les derniers journalistes européens – les Américains étaient partis depuis longtemps, soumis aux ordres de leurs directeurs, eux-mêmes soumis aux injonctions de leur gouvernement –, j'ai renoncé à une carrière de reporter qui semblait m'attendre. Une vie possible est morte, sans doute faite de sacs et de solitudes, je n'en sais rien, une autre vie en tout cas, une vie que ce tapis symbolisait.

Le soir du bombardement, je devais aller dîner chez un diplomate palestinien que m'avait présenté un vieux peintre irakien, rencontré dans cette ville quelques années plus tôt. Je n'avais pas annulé le dîner, car je pensais encore y aller le matin même. Si j'étais resté, c'est de sa résidence que j'aurais assisté à cette nuit illuminée. Nous aurions peut-être fini dans sa cave en buvant du vin, du champagne, lui aussi en avait vu d'autres. Cela aurait créé des liens.

Il serait devenu un ami. Il m'aurait présenté ses amis qui, pour certains, seraient devenus les miens. J'aurais peut-être été, le 7 janvier 2015, un demi-spécialiste de cette région du monde, et non un critique culturel à *Libération* et chroniqueur à *Charlie Hebdo*. Et puis, de Bagdad, quels papiers aurais-je écrits ! Au lieu de quoi j'avais fui et, du même coup, sans m'en douter encore, dit à peu près adieu à ce monde arabe dans lequel je commençais à me sentir à mon aise et qui, vingt-quatre ans après, sous une forme imprévisible et au cœur de Paris, allait me rattraper. Ce tapis avait passé toutes ces années sous mon nez, sous mes pieds. Il me rappelait sans cesse l'Irak, ce diplomate palestinien qui m'attendrait toujours pour dîner, la honte et les regrets qui avaient suivi, les regrets et puis l'oubli – un certain oubli. Il s'était peu à peu défait, comme ma mémoire, comme tout ce qu'elle portait de plus cuisant et de plus anodin.

Je l'ai regardé, comme chaque matin, en pensant comme chaque matin qu'il était temps de le jeter et en sachant comme chaque matin que je ne le ferais pas, parce qu'il me faisait toujours voler, sans que je sache trop ni comment ni pourquoi. Puis je me suis allongé dessus pour faire mes exercices, comme chaque matin, après avoir comme chaque matin allumé la radio. L'invité de France Inter était – tiens donc ! – Michel Houellebecq. Je ne m'en suis souvenu qu'en recherchant, un an plus tard, qui j'avais bien pu écouter ce matin-là. J'avais tout oublié. Je l'ai réécouté depuis. Les tueurs se préparaient donc au moment où il parlait d'une voix faussement endormie de république et d'islam. Ils vérifiaient leurs armes tandis qu'il murmurait ses provocations en mode mineur. Dans deux heures, sa fiction serait dépassée par une excroissance du phénomène qu'elle avait imaginé. On ne contrôle jamais l'évolution des maladies qu'on diagnostique,

qu'on provoque ou qu'on entretient. Le monde dans lequel vivait Houellebecq avait encore plus d'imagination que celui qu'il décrivait.

J'ai étiré mes muscles tandis qu'il qualifiait *Soumission* de « satire », de « politique-fiction, pas forcément très crédible ». J'ai fait mes pompes tandis qu'il décrivait la réélection en 2017 de François Hollande comme « un tour de passe-passe créant un trouble, une situation étrange dans le pays ». J'ai fait la chandelle pendant qu'il disait que la démocratie sortait ridiculisée de cette élection et j'ai dû attaquer mes abdos au moment où il disait que l'islam décrit dans *Soumission* lui paraissait, somme toute, plutôt modéré. « Il me semble qu'il y a bien pire », a-t-il dit en pouffant imperceptiblement, pendant que je respirais et contractais mes muscles. Dans deux heures, il aurait raison.

J'ai dû écouter l'entretien avec une attention pas tout à fait distraite. Je vais maintenant le décrire comme je l'aurais peut-être fait dans la chronique du prochain *Charlie*, celui du 14 janvier, si l'attentat n'avait pas rendu caduc ce qu'il a dit ce matin-là. Le présentateur Patrick Cohen, qui a trop d'auditeurs pour ne pas confondre son rôle, son personnage et sa fonction, semble surpris, presque indigné, par l'huile que l'écrivain jette sur le feu. Il lui dit : « Je rappelle que les musulmans, en France, c'est 5 % de l'électorat. 5 % ! » Houellebecq : « Oui. Et alors ? Je suis désolé, c'est très gênant, pour moi, quand des gens ne peuvent pas être représentés. » Comme souvent, il n'a pas tort, les musulmans sont mal représentés en France, et, comme toujours, il est pervers : il fait de cette population une menace, tout en prétendant défendre son droit à la représentation. Cohen réagit : « Vous essentialisez les musulmans. » « Qu'est-ce que vous appelez "essentialiser" ? » dit l'écrivain, qui repère toujours implacablement ce que Gérard

Genette appelle le « médialecte » : tous ces grands mots que ma profession va répétant sans réfléchir et qui ne sont que les signes d'une morale automatique. Cohen patauge un peu et, comme il aime avoir le dernier mot, attaque : « Au fond, ce que vous racontez, ce que vous imaginez dans ce roman, c'est la mort de la république. Est-ce que c'est ce que vous souhaitez, Michel Houellebecq ? »

À cet instant, l'entretien bascule dans le malentendu habituel – un malentendu que l'ambiguïté virtuose de Houellebecq entretient. C'est sans doute le moment que je choisis pour effectuer mes flexions à l'aide d'un manche à balai. Cohen interroge son invité non plus comme un romancier, mais comme un idéologue ou un politicien : tout est bon pour éviter de parler du texte. Houellebecq l'a compris depuis longtemps, depuis toujours peut-être, et s'il passe et repasse sans cesse la frontière entre littérature et politique, comme un glorieux contrebandier, c'est d'abord pour enrichir son commerce. Je suis oiseau, voyez mes ailes, je suis souris, vive les rats ! « Je ne sais pas ce que je souhaite, dit-il à Cohen, avant d'ajouter avec son ironie pateline : je peux m'adapter à différents régimes, hein... » Sur la vidéo, on le voit se gratter l'oreille comme un vieux chien. On dirait qu'il chasse les puces que l'autre lui envoie. Cohen : « Vous n'avez pas de point de vue ? » « Non, pas trop. » Le journaliste insiste : « On se dit quand même en vous lisant qu'on ne peut pas écrire un tel roman sans avoir de point de vue. » Houellebecq répond en romancier : « Ben non, justement, il ne faut surtout pas avoir de point de vue pour écrire un tel roman. Il y a plein de personnages qui ont des points de vue dans ce roman. Le mieux est de ne pas avoir de point de vue pour leur laisser la parole à tour de rôle. »

Il est ensuite question du rapport de la France à ses musulmans et l'écrivain dit : « Non, tout compte

fait, après lecture approfondie du Coran, je suis sûr qu'on peut négocier. Le problème, c'est qu'il y a toujours une marge d'interprétation. En prenant une sourate, en l'exploitant à fond, en en éliminant cinq autres, on peut aboutir à un djihadiste. Il faut vraiment une sérieuse dose de malhonnêteté pour lire le Coran et pour aboutir à ça, mais c'est possible. » Que font les tueurs à cet instant ? Lisent-ils une sourate que dans deux heures et demie ils vont exploiter à fond ? Je crois avoir fini mes mouvements au moment où Houellebecq disait que la république n'était pas un de ses absolus. J'ai éteint la radio et je suis allé me doucher.

Ensuite, j'ai réfléchi à *La Nuit des rois*. Je ne savais toujours pas, au moment de partir, si j'allais directement écrire mon article à *Libération*, ou si j'allais d'abord assister à la conférence de rédaction de *Charlie* : le premier journal était sur le chemin du second. Comme c'était la première conférence de l'année, je serais content de revoir les uns et les autres, et d'abord Wolinski, que j'avais toujours tant de plaisir à retrouver. Mais Shakespeare m'attendait... Je n'étais pas décidé.

J'ai écrit à Gabriela que Princeton avait confirmé mon poste et que j'avais pris mon billet d'avion. J'ai écrit à une éditrice que j'aurais aimé rencontrer à New York l'écrivain Akhil Sharma. Il publiait un roman, *Notre famille*, dont le début me plaisait, et que je n'ai jamais fini de lire.

Plus tard, entre les blocs et les soins, entre la morphine et les insomnies, je me suis souvent fait le récit dérivant de cet entretien. Je rencontrais l'écrivain dans son quartier, à Brooklyn ou dans le Queens, ça dépendait de ma rêverie. Nous buvions du thé et nous parlions de l'Inde, où il était né et où je n'étais pas retourné depuis longtemps. Nous parlions d'immigration et de littérature comme de compagnes

idéales, même si elles étaient généralement séparées. Nous allions marcher dans le quartier new-yorkais de son enfance. J'y retournais plus tard dîner avec Gabriela, qui raffolait de la cuisine indienne. Je détaillais les plats, les odeurs, les lieux, les serveurs, nos discussions. Il m'arrivait de finir en Inde avec Gabriela, à Bombay ou à Madras plutôt qu'à Delhi. Quand c'était à Madras, on s'embrassait dans le petit aquarium qu'avait décrit Henri Michaux et que pour cette raison j'avais visité. On le faisait de préférence devant l'un de ces tétrodons qui, d'après lui, avaient « l'air tellement rembourrés, gonflés, sans forme, espèce d'outrés ». Tu leur ressembles, me disait-elle, puisque j'étais défiguré. Et on riait. Puis on imaginait la vie de chaque animal, non pas une fable, mais son histoire : comment il avait atterri là, ce qu'il éprouvait, comment flottaient en lui les sensations du piège, de la lumière, des regards derrière la vitre et de la mort. J'abandonnais ces rêveries un peu trop tard pour ne pas me sentir attristé et épuisé par leur faiblesse, leur impossibilité, et par les douleurs nerveuses qu'elles provoquaient.

Le mystérieux Akhil Sharma n'a pas été le seul à occuper des bouts de vies que je n'ai pas eues. J'imaginai régulièrement les différentes rencontres que j'aurais faites à Cuba si j'avais échappé à l'attentat. Après un long séjour en France, mon ancienne belle-mère était retournée à La Havane, où elle vivait, une semaine plus tôt, et elle avait insisté pour que je l'y accompagne. J'étais tenté, mais la perspective de rejoindre Gabriela à New York m'avait fait renoncer : je comptais aller à Cuba, en reportage pour *Libération*, le mois suivant. Je n'y suis depuis jamais retourné. L'éditrice m'a donné les coordonnées d'Akhil Sharma trois quarts d'heure après l'attentat. Elle ignorait encore qu'il avait eu lieu. Je n'ai lu son mail qu'une dizaine de jours plus tard. Comme tant

d'autres, il arrivait d'un autre monde. Je ne lui ai répondu qu'en février.

J'ai encore écrit, à propos de Houellebecq, un mail à Claire, mon amie et chef de service. L'énervement, qui n'est jamais bien loin chez moi, a ressurgi. Sur France 2 et sur France Inter, lui disais-je, je trouvais qu'il avait l'air d'« une espèce de personnage gou-rourisé, qui ne dit rien, et dans le vide duquel s'engouffrent les bavardages et les jugements des autres – comme s'il était une sorte de prophète. C'est très étonnant, cette folie des gens du système. Cela laisse du champ, samedi, pour un entretien que j'espère plus raisonnable et précis ».

Je ne suis pas plus fier de ce mail et de quelques autres du même genre écrits dans la foulée que de la frivolité dont ils naissent et qu'ils alimentent. J'aurais aimé « finir » ma vie antérieure sur des phrases un peu plus calmes, un peu plus drôles, un peu plus intéressantes, même si surtout pas définitives. Je ne crois pas que j'aurais aimé écrire « comme si c'était la dernière phrase de ma vie ». De toute façon, quand la suite survient par accident, on n'a pas le temps de préparer son costume, ses gestes et ses mots de la fin. Ces phrases anodines, plutôt méprisantes et non dépourvues d'autosatisfaction, je les ai écrites comme si la vie allait continuer. C'est pourquoi j'éprouve une certaine compassion pour celui qui les a envoyées : ce sont les derniers mots d'un journaliste ordinaire et d'un inconscient. Écrits avant l'attentat qui se prépare pendant qu'il les écrit. Les derniers, si j'excepte un mail informant un collègue que je pensais écrire dans la journée sur un livre de jazz intitulé *Blue Note*, que je venais de recevoir. Ce livre, on le verra, m'a probablement sauvé la vie et j'écris ceci, comme j'écris chaque jour, à quelques mètres de lui. C'est mon talisman immobile ; il est un peu lourd pour m'accompagner. Mon exemplaire

annoté de *Soumission*, lui, traînait à *Libération* où il a disparu.

Un mail de Gabriela est arrivé au moment où j'allais éteindre mon ordinateur. Elle me répondait par un seul mot :

Yahoo !

Il était 4 heures du matin à New York, elle ne dormait pas, et, à l'instant où j'enfilais mon caban et mon bonnet pour sortir, elle m'a appelé sur Face-Time. Son visage endormi et souriant est apparu dans la nuit de son appartement new-yorkais. Je le devinais dans la pénombre, légèrement éclairé par la lueur bleuâtre de son portable. J'ai senti, comme souvent, une légère douleur, née de la frustration de ne pouvoir passer l'écran pour sentir sa présence, sa chaleur, son haleine, son odeur. J'aurais voulu recommencer ma nuit là-bas. Nous nous sommes dit « te quiero », nous nous sommes répété que nous serions bientôt ensemble, puis je lui ai murmuré que j'étais en retard et que je l'appellerais après le déjeuner. Elle m'a embrassé sur l'écran, il devait y avoir de la buée de son côté. J'ai éteint et je suis sorti. Je suis monté sur mon vélo et c'est alors, sur les boulevards, à hauteur du Monoprix où je m'arrêtais pour acheter un yaourt à boire, que j'ai choisi d'aller d'abord à *Charlie*.

Quand je suis arrivé, la conférence avait commencé. J'ai voulu prendre un exemplaire de l'édition du jour, mais il n'y en avait plus, et je me suis de nouveau énervé. Je suis rentré en râlant dans la salle où tout le monde était assis. Une place m'attendait au fond, entre Bernard Maris et Honoré. Je me rappelle avoir plus ou moins dit : « C'est quand même incroyable qu'il n'y ait pas assez d'exemplaires du journal pour chacun de nous le jour où il est publié

et où nous devons en parler. » Charb a eu un sourire ironique et bienveillant qui signifiait : « Tiens, Lançon fait son caca nerveux ! » Honoré, avec sa gentillesse habituelle, a sorti de son sac l'un de ses deux exemplaires et me l'a donné. Nous étions une bande de copains plus ou moins proches dans un petit journal désormais fauché, presque mort. Nous le savions, mais nous étions libres. Nous étions là pour nous amuser, nous engueuler, ne pas prendre au sérieux un monde désespérant. J'ai eu honte de ma réaction et j'ai regardé la une.

Luz, en retard ce matin-là, l'avait dessinée. On voyait Houellebecq en demi-clochard blafard et allumé, clope à la main, nez d'ivrogne et bonnet étoilé sur la tête, genre lendemain de fête trop et mal arrosée. Au-dessus, cette inscription : « Les prédictions du mage Houellebecq ». Au-dessous, les prédictions : « En 2015, je perds mes dents... En 2022, je fais ramadan ! » Il avait tout prévu, vraiment, sauf l'attentat. Quelques traits et deux bulles résumaient, mieux que je n'aurais su le faire, mon agacement devant le cirque qui s'annonçait : vertu agressivement elliptique de la caricature. En bas de page, il y avait une publicité pour un « hors-série » sur la vie du Petit Jésus. Tandis que je regardais plus en détail la une, la discussion que mon entrée avait suspendue a repris. J'ai relevé la tête et tendu l'oreille. Il était question de Houellebecq.

CHAPITRE 3

La conférence

Pourquoi étais-je toujours en retard à la conférence, moi qui ne le suis presque jamais ? Il y avait une sorte de brioche devant Cabu. Wolinski dessinait sur son carnet tout en regardant d'un air amusé tel ou tel intervenant. En général, il dessinait plutôt une femme, plutôt nue, aux rondeurs plutôt minces, et il lui faisait dire quelque chose de drôle, d'inattendu, d'absurde, qui lui avait été inspiré par ce que venait de dire quelqu'un qui, drôle, l'était moins. C'est pourquoi j'aimais être assis à côté de lui. Je regardais son talent transformer la réalité en direct, la déformer pour la rendre non pas plus acceptable, mais plus intelligente, plus fantaisiste et plus burlesque : pour en faire quelque chose de propre à entrer dans la vie dessinée de Wolinski. Ce matin-là, il n'y avait pas de place à côté de lui.

Fabrice Nicolino n'avait pas encore entamé l'une de ses tirades nerveuses et mélancoliques contre la destruction écologique du monde. Fabrice avait besoin d'être indigné pour ne pas être désespéré, mais il était quand même désespéré – un bon vivant désespéré. La voix de crécelle tonitruante d'Elsa Cayat a retenti, suivie d'un immense rire sauvage, un rire de sorcière libertaire. J'aimais beaucoup Elsa : toujours elle semblait rire de Macbeth, des

larbins qui l'entourent et de sa criminelle aliénation. Tignous dessinait peut-être. Il dessinait parfois pendant la conférence, toujours quand elle était finie. J'aimais le regarder travailler : un vieil enfant trapu et concentré, appliqué, lent, les épaules lourdes, un artisan. Souvent, il apportait de la brioche, mais ce n'était pas celle qui se trouvait ce matin-là devant Cabu. Assis derrière, Laurent Léger, dont la longue silhouette et le sourire discret masquaient le souci d'une nouvelle croisade contre un abus de pouvoir ou une pratique de corruption, Franck Brinsolaro, le garde du corps de Charb, semblait écouter vaguement les mots et les tirades, et je me suis demandé une fois de plus, en observant son visage, ce qu'il pouvait penser de toutes les conneries qui voltagaient autour de la table, puisque nous étions là pour ça : dire des conneries. Dire tout ce qui nous passait par la tête, nous engueuler et nous amuser sans souci de bienséance ou de compétence, sans être raisonnables ni « sachants », et encore moins sachems. Le dire pour nous réveiller.

J'insiste, lecteur : ce matin-là comme les autres, l'humour, l'apostrophe et une forme théâtrale d'indignation étaient les juges et les éclaireurs, les bons et les mauvais génies, dans une tradition bien française qui valait ce qu'elle valait, mais dont la suite allait montrer que l'essentiel du monde lui était étranger. J'avais mis du temps à me débarrasser de mon esprit de sérieux pour l'accepter, et je n'y étais d'ailleurs pas tout à fait parvenu. Je n'avais pas été programmé pour le comprendre, et puis, comme la plupart des journalistes, j'étais un bourgeois. Autour de cette table, il y avait des artistes et des militants, mais il y avait peu de journalistes et encore moins de bourgeois. Bernard Maris était sans doute resté à *Charlie*, ces dernières années, pour la même raison que moi : parce qu'il s'y sentait libre et insouciant.

Raconter n'importe quoi sur tel écrivain ou tel événement était sans importance, du moment que ça conduisait à quelque chose qui le métamorphosait : une idée, une blague ou un dessin. Les mots couraient comme des chiens affamés d'une bouche et d'un corps à l'autre. Dans le meilleur des cas, ils trouvaient une proie. Dans le pire, ils se perdaient et on les oubliait entre un gobelet vide et un papier plus ou moins gras. Les gens que leur compétence obsède écrivent des articles rigoureux, certes, mais ils finissent par manquer d'imagination. Ici, on disait ou l'on criait beaucoup de choses vagues, fausses, banales, idiotes, spontanées, on les disait comme on se dérouille le corps, mais, quand la sauce prenait, l'imagination suivait. Elle avait assez de mauvais goût pour ne nous épargner aucune de ses conséquences.

Comme je n'étais pas encore entré dans la discussion, j'ai regardé les lieux qui lui servaient de théâtre. C'était une toute petite salle dans un tout petit immeuble situé dans une toute petite rue, une rue qui ne ressemblait à rien sinon à une impasse. La rue portait un nom que je n'arrivais jamais à retenir, celui d'un industriel qui, à la fin du XVIII^e siècle, avait inventé les conserves et ouvert la première usine au monde à en fabriquer. Nicolas Appert était fils d'aubergistes. Après avoir fait fortune, il avait été ruiné par le blocus continental. Il était mort à quatre-vingt-onze ans. On a mis son corps à la fosse commune. La rue s'appelle toujours Nicolas-Appert, et maintenant je me souviens de son nom, mais pas depuis si longtemps. Elle est située entre Bastille et République, entre la Révolution et la Commune auraient dit certains de mes amis, mais ç'aurait été faire beaucoup d'honneur à ce misérable segment urbain, où des architectes semblaient s'être réunis pour remporter un concours de laideur.

Philippe Lançon

Le lambeau

« Je me souviens qu'elle fut la première personne vivante, intacte, que j'aie vue apparaître, la première qui m'ait fait sentir à quel point ceux qui approchaient de moi, désormais, venaient d'une autre planète – la planète où la vie continue. »

Le 7 janvier 2015, Philippe Lançon était dans les locaux de *Charlie Hebdo*. Les balles des tueurs l'ont gravement blessé. Sans chercher à expliquer l'attentat, il décrit une existence qui bascule et livre le récit bouleversant d'une reconstruction, lente et lumineuse.

En opposant à la barbarie son humanité humble, *Le lambeau* nous questionne sur l'irruption de la violence guerrière dans un pays qu'on croyait en paix.

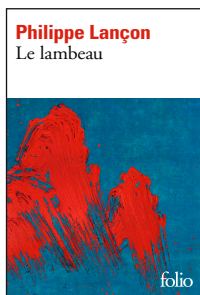
« Il y a longtemps qu'un livre ne m'avait autant attristé, ému et rendu heureux. »

Mario Vargas Llosa, Prix Nobel de littérature

Prix Femina 2018

Prix spécial du jury Renaudot 2018

Meilleur Livre de l'année 2018 LiRE:



Le lambeau
Philippe Lançon

Cette édition électronique du livre
Le lambeau de Philippe Lançon
a été réalisée le 6 décembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072873706 - Numéro d'édition : 360410).
Code Sodis : U30153 - ISBN : 9782072873737.
Numéro d'édition : 360413.